

Préambule

Lettre imaginaire à mon parrain...

« **À** Erstein, une vieille femme au regard d'une infinie tristesse me tend deux œufs. J'en donne un à mon voisin qui se jette dessus. Est-ce le bienfait de l'œuf ou le geste de cette Alsacienne, je me sens tout ragaillard. J'admire cette plaine d'Alsace si grassement fertile avec ses cultures de tabac, de houblon, ses vignes et ses blés mûrissants. »

Mon cher parrain, la lecture des mots relatant ce souvenir de ta marche vers l'inconnu m'a conduit à la carte Michelin des deux départements d'Alsace. Y ayant repéré Erstein et les autres lieux que tu avais traversés, le col de Mandray, Ribeauvillé, Sélestat, je n'ai pas été loin de penser qu'elle avait été spécialement conçue pour suivre ton périple...

Tu m'as, en effet, légué le classeur de tes Mémoires de guerre contenant, en plus du récit de tes mésaventures, diverses photos et reproductions de documents dont celle de l'empreinte de la clé du cadenas destinée à façonner, aux sens propre et

figuré, celle de ta deuxième évasion et davantage encore. Davantage car, peu après le témoignage de ta reconnaissance envers la vieille femme d'Erstein, une page cartonnée plus lourde que les précédentes se présente au lecteur : à son dos, est collée une plaque de fer blanc de six centimètres sur quatre. Les lettres KR. GEF, puis la mention STALAG V A, enfin, sur la troisième ligne, le Nr. 28187, y sont estampillées deux fois, en sens inverses. La vue de l'objet portant le poids du souvenir de ta captivité a fait resurgir en moi le début de Die Grenadiere, le poème du très francophile Heinrich Heine appris en classe de quatrième :

Nach Frankreich zogen zwei Grenadier',
 Die waren in Russlang gefangen.
 Vers la France allaient deux grenadiers
 Qui avaient été faits prisonniers en Russie.

KR. GEF, ai-je saisi, est évidemment la forme condensée de Kriegsgefangenenlager, soit camp de prisonniers de guerre. Ayant tapé sur mon clavier d'ordinateur « Stalag V A » dans le cadre Google, j'ai appris que tu t'étais retrouvé au sud de l'Allemagne près de la ville de Ludwigsburg, proche d'un autre camp, le Stalag V B, en Forêt-Noire, non loin de Villingen.

Dès lors, j'ai réalisé que ma connaissance du conflit cesserait d'être réduite aux seules atrocités ayant eu une résonance mondiale. La suite du récit, dévorée avec une égale ferveur, me ferait approcher intimement la grandeur et le calvaire d'un homme que j'avais cru bien connaître, mais dont je n'avais pas pris la mesure des frustrations et des humiliations supportées, de l'intransigeance morale devant des S.S. fous furieux, ni d'un esprit de camaraderie sans limites. L'émoi reçu de cette lecture

s'est traduit par un indicible besoin de partage d'où la décision de retranscrire ton Journal.

Depuis longtemps, je savais qu'à l'exemple de tant d'autres notre famille n'avait pas donné au pays nombre de vrais Résistants, aux antipodes de ceux qui avaient attendu l'arrivée des Alliés dans leur village pour récupérer en vitesse une arme, se parer d'un brassard FFI et poser crânement devant un appareil photographique. Toi-même, au contraire, lorsque tu évoquais tes années de guerre, du parcours cahoteux vers la frontière allemande à la tête d'une colonne de véhicules militaires au Réseau La Tour d'Auvergne, tu ne te voyais pas en héros, mais en simple patriote étant allé au terme de son engagement. Entretemps, tu avais traversé une longue captivité ponctuée de trois évasions. Découvrant ce parcours, j'ai imaginé que, pour les proches de ta génération, reconnaître en toi le seul combattant authentique de la lignée, aurait pu contrarier l'équilibre familial. Ce pourquoi, ai-je subodoré, tes faits d'armes ont été passés sous silence devant les adolescents que nous étions, mon frère, mes sœurs et moi-même, à des âges pourtant assoiffés de vérité.

Pour clore le récit de ton odyssee, tu t'adresses sobrement à ta femme Mariuccia. Plus encore que d'autres, tes derniers mots laissent deviner au lecteur que ton admirable résistance à la privation de liberté, à la faim, au froid, à la peur, aux coups et aux brimades résulte d'abord du fait que tu adorais ton épouse et que tu te savais aimé d'elle. Tu ne te doutais pas alors que, plus tard, elle prendrait d'immenses risques à tes côtés, notamment lorsque, vulnérabilisés à l'extrême par l'ordre de mission du comité de la Résistance que tu avais sur toi, vous franchiriez mine

de rien les défenses allemandes afin de joindre les Américains et de les dissuader de bombarder Tours.

Le classeur refermé, je me suis donc senti tenu de faire connaître tes Mémoires. Au début de la transcription, je me suis surpris à méditer sur la mystérieuse expression de temps libre, des heures que je mettais en priorité au service de l'honneur d'un homme ayant entamé à trente-cinq ans la funeste expérience de la captivité.

Mais revenons à ton épouse : avoir repéré l'hommage décisif que tu lui as rendu m'a fait revivre un épisode fort significatif ; de quoi entretenir à son égard une estime empreinte d'une grande tendresse. Au début des années quatre-vingt, en effet, un jour où tu étais hospitalisé, je me suis enquis de ta santé auprès de Mariuccia par téléphone ; n'ayant entendu que des murmures submergés par les sanglots, je lui ai annoncé ma visite dans la demi-heure. Nous nous sommes parlé et, comme elle m'a avoué sa perte d'appétit, j'ai avancé l'idée que la meilleure façon de te reconforter était de se présenter à toi sous son meilleur jour, ce qui impliquait d'avoir repris des forces. Pour cela, elle devait accepter de dîner au restaurant avec moi le lendemain. Me laisser inviter par un jeune homme (sic), a-t-elle objecté, alors que mon mari est dans la peine, tu n'y penses pas ! En tant que catholique italienne, a-t-elle insisté, j'aurais le sentiment de commettre une faute grave ! À Nevers, pendant l'Occupation, a-t-elle ajouté, j'ai été offusquée par la conduite de femmes de prisonniers qui, toute honte bue, se donnaient à d'autres hommes, parfois-même des soldats allemands ; pour ma part, durant la captivité de ton

parrain, il m'était impossible de songer à autre chose qu'à ses tourments.

J'ai relevé devant elle que le jeune homme avait franchi le cap de la quarantaine, qu'il assumerait volontiers la responsabilité de la transgression et, d'autres arguments m'étant venus aux lèvres, nous sommes convenus de prendre un bon repas ; c'était, je m'en souviens très bien, dans le quartier de Notre-Dame-des-Champs. Conclure les agapes par un morceau de tarte aux fraises a nécessité de ferrailer quelque temps avec mon invitée ; mais, en définitive, il me semble que, durant la soirée, elle a englouti l'équivalent de ce que, les jours précédents, elle avait grignoté en une semaine.

Mon cher parrain, que de réminiscences ! Après ce sombre matin où tu m'eus déclaré à l'hôpital Laennec : « Vois-tu, ce cercueil se referme sur quarante-neuf ans de bonheur », nous avons pris l'habitude de déjeuner assez régulièrement le samedi à La Source. La brasserie, située en face de la station de métro La Tour-Maubourg, est proche du 4 de la rue Chevert, le domicile de ta tante Andrée Doumaux où, un jour d'automne 43, Mariuccia avait vécu une des plus bouleversantes émotions de sa guerre, voire de son existence ; c'était juste après ton évasion heureuse. En te parlant, je réalise qu'aujourd'hui j'ai dépassé l'âge que tu avais à cette époque et je me reproche d'avoir tant tardé à ressusciter tes écrits.

Au cours de ces déjeuners, des épanchements de ta part m'ont frappé par leur humilité ; je les ai mémorisés parce que faire part de tes fragilités à un proche né trente-cinq ans après toi était le signe d'une belle entente entre nous. S'il m'est parfois arrivé d'être fort en gueule, m'as-tu confié, c'est parce que je craignais de ne pas être à la hauteur. Au sein de la famille,

as-tu poursuivi, beaucoup bénéficiaient d'une situation enviable tandis que Mariuccia et moi devions nous contenter d'un train de vie modeste. Ajoute à cela que nous avons toujours désiré des enfants et que nous étions le seul couple à ne pas avoir réalisé ce rêve ; tu comprendras que certains rapprochements étaient douloureux. Alors, je le sais, as-tu conclu, pour exister, il m'arrivait de parler trop fort !

Une autre fois, évoquant les années sombres, tu m'as expliqué que le courage ne consistait pas à méconnaître la peur, mais à la surmonter et, surtout, à la dissimuler devant l'ennemi afin de le priver de la délectation barbare qu'il aurait éprouvée devant une victime désarmée. À de multiples occasions, m'as-tu dit, il t'avait fallu beaucoup prendre sur toi pour atteindre ce niveau de contrôle. Ensuite, tu m'as raconté que, durant les mois de Résistance à Tours, tu avais été amené à mettre en joue des voyous tant français qu'allemands ; j'entends ta voix m'affirmer : « Crois-moi, je n'étais pas fier lorsque j'ai tenu ces individus en respect avec un pistolet chargé ; ce n'est pas simple d'abattre un homme désarmé ! »

Pour terminer, mon cher parrain, j'ai décelé dans ton écriture une singularité : souvent, le mot femme y commence par une majuscule. Je me suis demandé comment le docteur Freud (qui a disparu l'année-même où débutait ton épopée) aurait interprété la bizarrerie et je crois avoir flairé une réponse plausible. Il y aurait vu, m'a-t-il semblé, une autre forme d'hommage, inconscient cette fois, qu'un homme amoureux de son épouse lui adressait en catimini. Si, au cœur de l'éternité, le fredonnement du Chant des Partisans parvenait à tes oreilles, Ami entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne, il se pourrait qu'il annonce ma

*visite chez Saint-Pierre, une opportunité bénie pour évoquer le
sujet devant Mariuccia.*

Avec toute mon affection pour vous deux.

Pierre Nougaret.

Paris, octobre 2019.

Présentation de Jacques Minot

*N*é le 30 octobre 1904 à Tours de parents bijoutiers établis Avenue de Grammont, Jacques Minot a habité cette ville, au 21 rue Faidherbe, la majeure partie de sa vie.

Après être passé par l'École d'ingénieurs de Grenoble, il s'est marié avec Maria Berrino, violoniste d'origine turinoise, surnommée Mariuccia. Le couple sans enfants s'est investi dans l'éducation de leur neveu Christian Minot qui n'avait que dix ans lors de la mort accidentelle de son père dans une usine de Cannes.

Mobilisé en août 1939, il vit la drôle de guerre, est fait prisonnier, s'évade, est repris et condamné à quatre mois de compagnie disciplinaire ; par chance, il ne reste que six semaines dans ce camp où règne la barbarie des SS. Sa deuxième évasion échoue également. Après la réussite de sa troisième évasion, il rejoint sa ville de Tours puis s'intègre au Réseau FFI Tour d'Auvergne dirigé par le commandant Bourgouin, alias Balzac.

Après la guerre, la vie professionnelle de Jacques Minot a principalement été marquée par une longue collaboration avec la

Maison Loiseau, puis par la création et la direction d'une société de tôlerie industrielle. Il s'est ensuite retiré dans la capitale.

Jacques Minot, décédé le 7 octobre 1982 à Rueil-Malmaison, a été inhumé à Tours.